litaire pour crime de haute trahison:

» Vu les procès-verbaux de ladite enquête et les
pièces jointes sur le moyen tiré de ca que la pièce
secrète « ce canaille de D... » aurait été commu-

niquée au conseil de guerre; Attendu que cette communication est prouvée à la fois par la déposition du président Casimir-Périer et par celle des généraux Mercier et de

Attendu, d'autre part, que le président Casimir-Attendu, d'autre part, que le président Casimir-Périer a déclaré tenir du général Mercier que l'on avait mis sous les yeux du conseil de guerre la pièce contenant ces mots: « Ce canaille de D... » regardé nlors comme désignant Dreyfus; Que, d'autre part, les généraux Mercier et de Boisdeffre, invités à dire s'ils savaient que ladite communication avait eu lieu, ont re'usé de répon-dre et qu'ils l'ont ainsi recounu implicitement; Attendu que, par les révélations postérieures au jugement, la communication aux juges d'un docu-ment qui a pu produire sur leurs esprits une im-pression décisive et qui est aujourd'hui considéré comme inapplicable, constitue un fait nouveau de

comme inapplicable, constitue un fait nouveau de nature à établir l'innocence de celui-ci sur le moyen tiré du bordereau.

nature a stabili limbosne de cermen sur le moyon.

Altendu que le crime reproché à Dreyfus consistat dans le fait d'avoir livré à une puissance étrangère ou à ses agents des documents intéressant la défense nationale sous forme confidentielle ou secrète dont l'envoi était accompagné d'une let

ou serrete dunt tenvoi cata decongagne du de-tre missive, dite bordereau, non datée, non signée, écrite sous papier pelure filigranne au canevas; Attendu que cette lettre, base de l'accusation di-rigée contre lui, avait été successivement soumise à cinq experts chargés de comparer l'écriture avec la sienne et que trois d'entre eux, Charavay, Teyson-nières et Bertillon, lui avaient attribuée.

nières et Bertillon. lui avaient attribuée.

Que l'on n'avait découvert en sa possession ni prouvé qu'il ent employé aucun papier de cette espèce et que les recherches faites pour en trouver du pareil cliez un certain nombre de marchands en détail avaient été infructueuses.

Que cependant un échantillon semblable, bien que de format différent, avait déjà été fourni par la maison Marion, marchand en gros, cité Bergère, où on avait déclaré que le modèle n'était plus courant dans le commerce;

rant dans le commerce; Attendu qu'en novembre 1898, l'enquête a révélé l'existence et amené la saisie de deux lettres sur Papier pelure quadrillé, dont l'authenticité n'est papier pelure quadrillé, dont l'authenticité n'est pas douteuse, datées, l'une du 17 avril 1894, celle-ci contemporaine de l'envoi du bordereau, toutes deux émanées d'un autre officier qui, en décembre 1897, avait expresément nié s'être jamais servi de

papier calque;
Attendu, d'une part, que les trois experts, com-Attendu, d'une part, que les trois experts, commis par la chambre criminelle, les professeurs de l'Reoie des Chartes. Meyer, Giry et Molinier, ont été d'accord pour affirmer que le bordereau était écrit de la même main que les deux lettres sus-visées, et qu'à leurs conclusions, Charavay s'est associé, après examen de cette écriture, qu'il ne connaissait pas en 1894;

D'Atterdu, d'autre part, que les trois experts commis, Putois, président, et Choquet, président honoraire de la Chambre syndicale des fabricants et négociants en papier, et Marion, marchand en gros, ont constaté que, comme mesures extérieures,

gros, ont constaté que, comme mesures extérieures, comme mesure du quadrillage, comme nuance, épnisseur, transparence, poids et collage, comme matières premières employées à la fabrication, le papier du bordereau présentait les caractères de la plus grande similitude avec celui, notamment, de lettre du 17 août 1804.

Attendu que ces faits, inconnus du Conseil de guerre, qui a prononcé la condamnation, tendent à démoutrer que le bordereau n'aurait pas été écrit par Dreyfus, qu'ils sont, par suite, de nature aussi à établir l'innocence du début, qu'il rentre, dès à établir l'innocence du début, qu'il rentre, dès lors, dans les cas prévus par le paragraphe 4, article 443, et qu'on peut les écarter en raison de faits également postérieurs au jugement tel que les propos tenus le 5 janvier 1895 par Dreyfus devant le capitaine Lebrun-Renaud, qu'on ne saurait, en effet, voir, dans ces propos, un aveu de culpabilité puisque, non seulement ils débutent par une protestation d'innocence, mais qu'il n'est pas possible d'en fixer le texte exact et complet bar suite des différences existant entre les déclarapar suite des différences existant entre les déclara-tions successives du capitaine Lebrun-Renaud et tions successives du capitaine Debrun-Reliaud et celle des autres témoins; qu'il n'y a pas lieu de s'arrêter davantage à la déposition de l'agent De-pert, contredite par celle du directeur du dépôt qui, le 5 janvier 1895, était auprès de lui; Et attendu que, par application de l'article 445.

il doit être procédé à de nouveaux depats
Par ces motifs, et sans qu'il soit possible de statuer sur les autres moyens:

Casse et annule le jugement de condamnation rendu le 22 décembre 1894 contre Alfred Dreyfus,

par le premier Conseil de guerre du gouvernement militaire de Paris, ET RENVOIE L'ACCUSÉ DEVANT LE CONSEIL DE GUERRE DE RENNES, à cet effet désigné par délibération spé-ciale prise en chambre de conseil, pour être jugé sur la question suivante:

sur la question salvante:

» Dreyfus est-il coupable d'avoir, en 1894, pra-tiqué des machinations ou entretenu des intelligen-ces avec une puissance étrangère ou avec ses agents pour l'engager à commettre des hostilités, ou à entreprendre la guerre contre la France, après lui en avoir procuré les moyens, en lui livrant les notes et documents compris dans le document dit

notes et documents compris dans le document dit bordereau; » Dit que le présent arrêt sera transcrit sur les registres du premier conseil de guerre du gouver-ment militaire de Paris. »

"assemblee, qui a la pretention de jouer le rôle d'un comité de salut public, des induscrétions se sont fait jour.

Il parait que M. Lockroy a été vivement blamé d'avoir laissé s'organiser dans les salons du ministère de la marine la remise de l'épée d'honneur de la Patrie au commandant Marchand. Une protestation aurait été adressée au président du conseil, qui aurait manifesté son vif mécontentement de ce qu'un certain nombre de députés nationalistes aient été admis à cette cérémonie. Un député radical aurait de plus dénoncé à ses collègues ce fait que MM. Barrès et Coppée ont organisé après minuit au Café de la Paix une véritable réunion publique à laquelle auraient assisté une centaine d'officiers en uniforme. M. Barrès aurait violemment attaqué M. Loubet; les officiers l'auraient applaudi et crie à plusieurs reprises : « A has Loubet ! »

M. Krantz a été, assure-t-on, prévenu de l'incident et une enquête serait onverte.

Autre fait : on aurait sais la lettre d'un officier dans laquelle seraient exprimés les vifs regrets que Déroulède n'ait pas réussi et affirmant que la plupart des officiers de la brigade étaient de cœur avec le député de la Charente. Cette lettre aurait été commanniquée à M. Krantz.

Enfin, il aurait été porté à la connaissance du groupe que dans les cafés qui avoisinent l'École militaire, il s'est produit à diverses reprises des manifestations hostiles au régime parlementaire.

» La lutte est définitivemedt engagée entre l'armée et le Parlement, aurait dit un député radical; il faut absolument prendre des mesures pour épurer l'armée, ou la République parlementaire a vécu!

A quelle sauce manger l'armée ?

Lun de nos correspondants particuliers de Paris nous A quelle sauce manger l'armée? L'un de nos correspondants particuliers de Paris nous envoie les renseignements suivants, que nous publions, à titre d'information, dans la forme où ils nous sont

L'arrêt de la Cour de cassation a été accueilli pres-

qu'avec indifférence.
Quelques conversations animées se sont engagées dans
le prétoire même avant la levée d'audience.

Au moment où le premier président Mazeau a déclaré
l'audience levée, les dreyfusards qui composaient les
deux tiers de la salle, ont poussé quelques cris de: Vive
la justice! Vive la loi! Vive Zola! salués de quelques

coups de siffets. L'audience a été levée à 3 heures 55, puis chacun s'est efforcé de gagner la porte et, comme avant l'audience, ça été une bousculade indescriptible.

LA SORTIE DE L'AUDIENCE

Dans les couloires du Palais
La sortie de la salle d'audience s'effectue au milieu
d'un grande effervescence. Les révisionnistes qui sont là
en majorité, se jettent dans les bras les uns des autres, se
serrent les mains, se congratulent avec effusion. Tout se
borne à ces manifestations.
Le public s'écoule lentement, partie par la place Dauphine, et partie par les couloirs conduisant au boulevard
du Palais.
Bien qu'ils ne cachant point leur enthonsiagme, et

du Palais.

Bien qu'ils ne cachent point leur enthousiasme, et qu'ils se livrent aux appréciations les plus fantaisistes et les plus invraisemblables, quant au nombre des voix qui a décidé de la révision. les révisionnistes ne poussent aucun cri. Un grand nombre d'entre eux se donnent rendez-vous à Rennes.

ragnos et pour sous-ener, le neutenan-coroner d'artinerie Farinaux.

Le parquet militaire du 40e corps comprend, comme
commissaire du gouvernement, M. Carrière, chef d'escadron en retraite, chevalier de la Légion d'honneur; pour
rapporteur M. Jacquier, capitaine en retraite, chevalier
de la Légion d'honneur, et pour greffier M. Papillon,
officier d'administration de 3e classe.
Les officiers composant le conseil de guerre seront désignés ultérieurement par le général Lucas.
Ils devront être choisis dans le 10e corps d'armée, qui
comprend les régiments suivants:
Infanterie: 2e, 25e, 4te, 47e, 48e, 70e, 71e, 436e.
Cavalerie: 10e brigade composée du 24e dragons et du
43e hussards.

33c hussards. Artillerie: 10 brigade composée des 7e et 10a régi-nents, 40e bataillon du génie, 10e escadron du train des équipages, 10e légion de gendarmerie.

DANS LES COULOIRS DE LA CHAMBRE

Le « Comité du salut public »

Paris, 3 juin.— Malgré le serment prêté par ses mem-bres de ne point divulguer le secret des délibérations de 'assemblée, qui a la prétention de jouer le rôle d'un omité de salut public, des indiscrétions se sont fait

« Les parlementaires affolés entendent exploiter l'affaire Dreyfus au mieux de leurs intérêts pour pratiquer dans l'ar mée l'opération à laquelle ils se ilvrevent jadis contre la ma-gistrature. Dès aujourd'hui, les officiers sont classés en deur catégories qu'on a affublés des épithètes de « cincinnatistes »

catégories qu'on a affublés des épithètes de « cineinnatistes » et de « scipionites. »

» Les cinennatistes sont les officiers qui, comme jadis Thibaudin, sont jugés prêts à toutes les besognes pour conquérit la faveur des maîtres du jour. Les reipionnistes sont les officiers qui entendent garder la fière ladépendance de leur conscience.

» Comment sé débarrasser de ces géneurs ? Quelques drey fusistes naîts, les « cornélystes », comme on les appelle, révent d'un universel baiser Lamourette au lendemain de l'arrêt. Inutile de dire qu'ils sont pris en pitlé par leurs codreyfusistes. Mals, parmi ceux-el, il est deux écoles, les habiles et les violents. Les habiles estiment qu'il y aurait danger à casser les vitres, à l'eriter l'armée, ils préconisent l'élimination lente des « sepionnistes ».

» Pour arriver à cette élimination, ils proposent deux moyens. D'abord une modification à la loi des cadres. Sous précexte de rajeunissement, on abasseratt la limite d'âge et

oyens. D'abord une modification à la 101 des cadres. Sous retexte de rajeunissement, on abaisserait la limite d'âge et a expulserait ainsi rapidement de l'armée les grands chefs : les officiers supérieurs dont on se meite. »Ensuite, une loi contre la liberté d'enseignement. On mo-dierait la loi Falloux dans le sens jadis proposé par Bur-seu. L'épuration, poursuivie ainsi par en haut et par en has rait assez rapidement opérée. » Les violents ne veulent pas entendre parler de ce qu'ils opellent des tergiversations. Ils veulent supprimer l'armée la remplacer par les milless mittengies de laurès et de

appellent des tergiversations. Ils veulent supprimer l'armee et la remplacer par les milices nationales de Jaurès et de Vaillant. A ceux-là, il faut des procès, des exécutions. Ils planeant de satisfaction que le lour où les Mercier, les Bois-

deffre, les Pellieux, les Roget seront au bagne, où les Hervé, les Néggier, les Galliéni seront, asservis ou rendus à la vie

Les révolutionnaires forment aujourd'hui le gros de rmée de gauche. L'affairo Dergius a fait des Millerand, des rmencean, des Paschal Grousset, des Rouanct les arbitres la politique. On peut croire qu'ils sauront profiter des antages de leur situation. »

LES INCIDENTS

de la Chambre de Commerce Française DE BRUXELLES M. Rolland mandé d'urgence à Paris

Bruxelles, 3 juin. — Le ministre de France à Bru-xelles, interroge au sujet de la séance de réélection du comité de la Chambre de commerce, a fait répondre par

xelles, interrogé an sujet de la séance de réélection du comité de la Chambre de commerce, a fait répondre par son premier secrétaire:

"Cétte séance n'a aucun effet. Elle est mulle, et, en tous cas, illégale.

"An surplus, 46 membres sculement, sur 150 que compte la Chambre de commerce, ont pris part au vole, ce qui signifie que les résultats de ce scrutin ne reflètent pas l'expression vraie de la majorité des membres.

"Quant au fond de la question, elle se réduit à coci: M. le ministre du commerce seul avait le droit et le pouvoir de dissoudre et de convoquer, dans le cas présent, la Chambre de commerce.

"Par un document rendu public, il a déclaré que la séance du 31 mai serait nulle, si elle se faisait.

"Elle s'est faite.

"Elle s'est faite.

"Elle s'est faite.

"Elle a réunion n'a aucun caractère à nos yeux.—C'est une réunion quelconque, comme if peut y en avoir tous les soirs à Bruxelles.

"Enfin, ce que nous pouvons dire encore, c'est que de nombreuses démissions sont parvenues à M. le ministre, qui, en sa qualité de président d'honneur de la Chambre de commerce, avait seul autorité pour les recevoir. "Les «nombreuses démissions » dont il est question plus haut, se chiffrent par douze. En revauche, M. Rolland a requ trente et une demandes d'admissions nouvelles! M. Gérard n'aura pas la dernière.

Nous apprenons que M. Rolland vient d'être mandé d'urgence à Paris, par M. Delombre, ministre du commerce.

Le président de la Chambre de commerce française est Au dehors du Palais, les mesures d'ordre prises, en cas de manifestation, ont été inutiles.

La sortie du Palais, les mesures d'ordre prises, en cas de manifestation, ont été inutiles.

La sortie du Palais s'est effectuée dans le plus grand calme, saus une exclamation, saus un cri.

La compagnie de la garde républicaine et les brigades d'agents postés devant la grille du Palais et aux abords du Pont-Neuf, n'ont en à intervenir à aucun moment.

La composition du conseil de guerre de Rennes

Paris, 3 juin. — La place de Rennes où Dreyfus sera jugé à nouveau, relève du 10e corps d'armée.

Le 10e corps d'armée est commandé par le général Lucas, ayant pour chef d'état-major, le colonel d'infanterie Plaguol et pour sous-chef, le lieutenant-colonel d'artillerie Farinaux.

Le parquet militaire du 10e corps comprend, comme

merce. Le président de la Chambre de commerce française es parti de Bruxelles vendredi soir.

## LE RETOUR DE MARCHAND Le Discours du Commandant

AU CERCLE MILITAIRE

Nous avons donné vendredi une analyse du beau dis-ours par lequel le commandant Marchand a répondu i elui du général Zurlinden. On nous communique le exte ne varietur de ce beau morceau d'éloquence mili-aire et patriotique. Le voici intégralement, ce discour-

texte ne carretar de ce beau inforcata d'eloquence intitaire et patriotique. Le voici intégralement, ce discours
qu'il faut retenir :

« Soixante heures d'ovations et de fatigues, cependant
blen douces par leur signification, m'empécheront peut-être
de trouver les accents qui conviendraient pour répondre,
mon général, à vos paroles.

» Avec voite induigence, je veux cependant essayer.

» Si les humbles officiers qui conduisaient la mission
Congo Nil ont recueilli quelques éloges et le tribut unanime
de l'approbation du pays, ces officiers se croient payés hien
au delà de leur effort et versent au patrimoine commun de
l'armée, — sans avoir la prétention de l'augmenter sensiblement, — le remerciement de la patrie.

» Ils savent bien que tous leurs camarades de l'armée en
auraient fait autant qu'eux, qu'il n'est pas un officier qui
n'ent été fier et heureux d'avoir été désigné pour accompitr
l'œuvre de la mission du Nil.

» Tous les officiers de l'armée française ne pouvaient être
f Fashoda.

» Nous étions huit là bas, appuyés sur nos deux cents
Soudanais fideles, et c'était assez pour faire face à toutes les
éventualités.

» C'était assez, parce que derrière et autour de nous, il y
avait trois millions d'hommes soumis, non
par nos armes, mais par la douceur, par l'affection que nous
leur avons montrée, par la réputation d'humanité qui,
comme une avant-garde fidèle, précéda toujours nos pas sur
la route d'affeique.

» Trois millious d'hommes gardant eux-mêmes le drapeau
trécolore et dont le dévouement fanatique nous donna notre
entière sécurité. C'est ainsi que nous avons traversé l'Afrique, saus faire usage de nos armes, sinon contre les bandes
derviches qui nous assaillirent, partout acoueillis avec en
flousiasme à notre arrivée, partout reg-ettes et mème pleurés à notre départ.

» Si les lidées d'humanité et de civilisation furent notre irré-

» si les idées d'humanité et de civilisation furent notre irréstible moyen d'action, nous portionsencore une autre arme, ne arme invincible : c'était notre homen militaire, l'homen militaire générateur de l'esprit de discipline, de l'esprit d'abnégation et de l'esprit de sarilice, composé iul-méme de tous ces sentiments et de bien autres encore, éternel esclave de l'idée de l'atrie. » C'est lui, bien plus que le nombre des régiments ou la ualité des armes, qui fait les armées fortes, impose le resect des nations sachant luirendre un culte ; il ne peut avoir our adversaires que ceux-là seuls qui sont Incapables de le ssentir et de le comprendre.

ques.

Mon général, messieurs, ce n'est pas à nous qu'elle s'adressent; par dessus ma tête, elles s'en vont à l'armée aussi le les prends à brassées et le les jete à vos pieds.

Sous l'égide de la Patrie républicaine dont la grande fi gure plane sur cette enceinte, je bois aux ministres de le guerre, de la marine, des colonies, à l'armée, à vous tous

La mission Marchand en Ethiopie

Marseille, 3 juin. — Le Journal de Djibouti, arrivé ajourd'hui par l'Ernest-Simon, apporte les renseigne-

Marseille, 3 juin. — Le Journal de Djibouti, arrivé aujourd'hui par l'Ernest-Simon, apporte les renseignements suivants sur le voyage de la mission Marchaud à travers l'Ethiopie.

On sait que la mission fut reçue en grande pompe à Gore par le dedjaz Tessama.

Tous les chefs et tous les guerriers avaient revêtu leurs costumes d'apparat. Tous les officiers de la mission se montrent émus au souvenir des témoignages d'amitié qui leur furent si généreusement prodigués.

Le commandant Marchand reçut, comme présents. un magnifique cheval gris-clair tout harnaché d'argent et les insignes du plus haut commandement militaire en Ethiopie, la lance d'honneur et le bouclier d'or. Chacun des officiers français reçut deux mules richement harnachées.

Tessama offrit également des bêtes de sommes pour le

Tessama offrit également des bêtes de sommes pour le transport des bagages. Le commandant Marchand donna les canons de la flotible française, ce qui ravit le dedjaz.

Tout regorgeait dans le campement, les bœufs, les moutons, les chèvres, les poulets, les œufs, etc. Les vivres, offerts par les chefs éthiopiens, étaient si abondants que les troupes de la mission ne parvenaient jamais à les consommer. Sur tont le parcours des territoires placés sons l'autorité de Tessama, les Français tronvèrent, an bout de chaque étape, des baraquements construits à nenf pour leur coucher. Les boissons étaient aussi abondantes que les connestibles. Le téche (hydromet) était versé à discrétion.

Entre Gore et Addis-Abbaba, la marche de la colonne fut une suite continuelle d'ovations enthousiastes : les dames abyssines étaient les premières à acclamer nos officiers. La mission Marchand fit son entrée solennelle à Addis-Abbaba le 10 mars.

Quand Ménétick fat arrivé, le commandant Marchand ent, de lui, plusieurs audiences privées.

Tous les officiers de la mission recurrent un grade dans

Quand Ménétick fot arrivé, le commandant Marchand eut, de lui, plusieurs audiences privées.

Tous les officiers de la mission recurent un grade dans l'ordre impérial d'Ethiopie.

La mission quitta Addis-Abbaba le 8 avril.

Au nom de l'empereur, le dedjaz Tessama avait conféré au commandant Marchand le droit de haute et basse justice sur tous les sujets éthiopiens rencontrés entra Gore et Addis-Abbaba.

A Baltohi, à 70 kilomètres de la capitable, Ménélik fit appeler au téléphone le commandant et lui conféra à nouveau les droits souverains qu'il avait reçus du dediaz.

La colonne partit du Harrar le 3 mai. Elle se trouvait d'jà très loin de la ville, quand le commandant fut avisé que l'empereur Ménélik désirait communiquer avec lui une dernière fois par le téléphone. Le cliéf de la mission n'hésita pas à rebrousser chemin et il fit, poadant la nuit, une étape à cheval de 70 kilomètres pour rejoindre ses troupes à Guildassa.

Atto Marcha, chef des douanes éthiopiennes à Guildessa chièt une cante d'houver noue tenerore à désert de

offrit une escorte d'honneur pour traversor le désert de Dalle-Malle. Il avait réuni une centaine de chameaux pour e transport complémentaire des vivres et des bagages, de nanière à ne pas surcharger les mules données par Tes

manière à ne pas surcharger les muies données par l'es-saina.

A Dayagon, sur les confins du désert, une pluie diluvienne surprit la caravane. Toutes les rivières débordaient; un torrent se gonfia en quelques minutes à tel point qu'il fallui s'arrèter sur la rive.

Les indigènes, selon la tradition orieutale, ont vu une inscrivention du ciel dans cette abondance de pluie. Leur respyt pour le commandant Marchand, prit un caractère religieux et ils vinrent en foule lui présenter leurs hom-

## L'ACTIONNAIRE par Michel Provins

Décor : l'immeuble somptueux de la Société minière d'exploitation des sous-sols du centre de l'Australie. A l'entrée, un hall superbe, vide de clients, mais où s'aligneut d'innombrables guichets et des caisses numé

rotees.
Au fond, le grand escalier au large tapis de hante laine conduisant aux salles du conseil d'administra-

tion.

Dans un cabinet de luxe sévèré — boiseries et cuirs de Cordone, — le président de la Société Vandrenil, type génial du lunceur d'affaires, fume réveusement un ciqure dans l'attitude d'un félin au repos sonyeant à je ne sais unelle moie

ne sais quelle proie. L'Huissier, tenue impeccable. — Monsieur, c'est l'actionnaire qui est venu tous ces jours VANDREUIL. — Quel actionnaire?

L'Hussian. — Cet Anatole Marigot, qui a fait tant de bruit à l'assemblée générale l'autre jour !

tant de bruit à l'assemblée générale l'autre jour ! Il crie comme un forcené, répétant qu'on lui a volé son argent! Il menace de déposer une plainte au parquet! Faut-il encore que j'essaye?... Vandreut... Non, je vais le voir... Inutile de l'exaspérer Il est porteur de quatre cents actions. Il vaut même mieux le convaincre... Donnez-moi les cartes! (L'huissier étale sur le bureau de Vandreuil d'immensés cartes des contrées australiennes.) ...Et les échantillons de minerai sur la cheminée !...

L'Hussier, confidentiel. — Faut-il prévenir Potier pour figurer lord Switson?

VANDREUIL. — Oui; et n'oubliez pas la dépêche quelques minutes après! — Maintenant, faites entre! L'huissier, très correct. annonce l'actionnaire

MARIGOT, la figure congestionnée, le chapeau sur la tête, insolent. — Vous avez bien tait de me recevoir, monsieur! Paraît que vous n'aimez pas qu'on parle du procureur de la République [...] Seulement, je vous préviens qu'il va falloir me donner des explications et me rendre des comptes. Plus de mensonges!... Vous m'avez assez volé! VANDREUIL, très poliment. - Pardon, mon-

sieur...

MARIGOT. — Oui, volé! Vous êtes tous des canailles!... des escrocs! VANDREUID, de plus en plus correct. — Si vous

valez me permettre?... Marigor. -- Si vous voulez me permettre?... Marigor. -- Vous vous êtes fichus de nous I II n'y a pas d'or dans vos prétendus terrains du centre de l'Australie où personne de vous n'a jamais été! Ni or, ni argent, ni cuivre, ni rien du tout! ete! Ni or, ni argont, ni cuivre, ni rien du tout! Je viens de lire le livre d'un voyageur qui en revient, lui! Je suis éclairé!... Trop tard, malheureusement! (Essou/flé) Misérable!

VANDRECIL, extrémement aimable, profitant d'un moment d'accalmie. — Je comprends parfaitement votre indignation, mouseur. En effet,

par suite des grandes difficultés rencontrées, les débuts de la Société furent un peu laborieux. Nous avons été contraints à d'énormes sacrifices, et une grande partie de notre capital a été dépensé pour la prospection de nos immenses territoires. Je m'empresse de dire qu'il se retrouvera au centuple. m'empresse de dire qu'ilse retrouvera au centupie. Sans doute, pour le moment, devant, je ne dirai pas : les pertes, mais l'amoindrissement de l'actif — je comprends, je le répète, votre nervosité, et je l'excuse. Seulement, il faut raisonner et raisonner sur des renseignements précis... Si vous

voulez me permettre de vous mouver f... Asseyez-vous donc, monsieur! MANIGOT, s'asseyant avec mauvaise humeur. — Je vous préviens que les belles phrases ne pren-

dront plus!

VANDREUIL, sans répondre. — Tenez, précisément, j'étais occupé à étudier la marche progressive de notre mission, sur les cartes qu'elle vient de nous adresser. Elles sont merveilleuses de pré-

Marigor, ironique. - D'invention ! Vandreull. — Ou n'invente pas de pareils dé-tails. Il vous suffit d'y jeter les yeux, et pour peu que vous connaissiez la géographie de l'Aus-tralie 1...

MARIGOT. - Mais puisqu'il s'agit de territoires

MARIOT. — Mais puisqu'il s'agit de territoires inexplorés ?... Où sont-ils seulement ?

VANDREUL — Exactement entre le lac Amadeus que voici... (Montrant la carte.) les monts Finniss, Davenport et Licoig. Notre mission est actuellement à ce point marqué par un petit drapeau... regardez l... et à quelques kilomètres du cœur même de notre magnifique domaine où elle doit arriver prochainement...

cœur même de notre magnifique domaine où elle doit arriver prochainement..

Maricot. — Et où il n'y a rien !

Vandreutl. — Je ne vous répondrai pas par les livres des savants, — qui déciarent tous bien au contraire, que c'est une contrée prodigieusement riche, — mais par les rapports de nos deux ingénieurs, MM. Trémouille et Malassis, et par les échantillons recueillis sur la concession nième. (Passant à Marigot une pile de dossiers...) Voici les rapports.

les rapports.

MARIGOT. — Comment voulez-vous que je trouve la-dedans?...

VANDREUH. — Je les ferai porter chez vous si

vous le désirez, vous aurez tout votre temps. Quant aux échantillons, tenez... (Il va prendre les cailloux aur la cheminée.) Ceci est un conglomérat d'une richesse extraordinaire, dont les analyses ont donné jusqu'à soixante pour cent d'or! Des montagnes entières qui nous appartiennent là-bas montagnes entières qui nous appartiennent là-bas, sont faites de ce conglomérat... Sol absolument vierge où il n'y a qu'à ramasser. Le Assampians et le Great Dividind range, des environs de Melbourne et de Sydney, qui ont déjà fourni des milliards à leurs actionnaires sont d'une teneur aurifère bien inférieure.

MARIGOT, qui commence à être très intéressé.

— Et ça, dans ce flacon, qu'est-ce que c'est?

VHNDREUIL. — Des sables du Mueller Waite, une de nos rivières aurifères. On obtient le métal par simple lavage. (Ouvrant la boîte.) Voici précisément de la poudre d'or que l'on vient de m'en-

cisément de la poudre d'or que l'on vient de m'en-voyer. Un mètre cube de sable produit vingt francs voyer. Un metre cube de sable produit vingt francs d'or. Et, du sable, il y en a une épaisseur de trois mètres, pendant quarante lieues. Si l'on songe que nous possédons treizo rivières de la même na-ture avec leurs affluents, vous pouvez juger de l'avenir de la Société.

MARIGOT, examinant les échantillons. - Et

MARIGOT, examinant les échantillors. — Et cette pierre grisaille ?

VANDREUIL. — Du quartz argentifère... et ceci du minerai de cuivre. (Souriant.) Vous voyez qu'il y en a! Lessondages effectués dans l'Est ont douné des résultats surprenants. Mais voici encore mieux! Apercevez-vous, sur ce fragment de roche un point noirâtre, et un point presque vert?

Marigor, examinant. — Oui, on dirait de la verroterie ou un éclat de verre fumé!

VANDREUIL. — C'est tout simplement une émeraude et du diamant noir. Il est évident, d'après ces échantillons très curieux que notre concession est située en plein dans la région des pierre précienses.

MARIGOT. — Admettons ! mais qu'est-ce qui me

dit que tout ce que vous me montrez vient de chez nous? L'huissier entre avec une carte

VANDREUIL, lisant la carle. - Comment! lord Switson? Le fameux voyageur anglais!
L'HUISSIER. — Il désire parler de suite à M. le président.

Marigot, devenu poli, se levant. — Je vais VANDREULL. — Mais pas du tout, cher monsieur, restez donc; je n'ai pas de secret pour mes action-

Lord Switson est introduit. Echange

Lord Switson est introduit. Echange de politesses

Switson, à Vandreuil. — Monsieur, je retourne en Angleterre revenant d'Australie, et, à mon passage à Paris, je tenais à venir moi-même feliciter l'homme d'intelligence assez haute et assez hardie pour avoir songé à explorer les régions désertes de l'Australie. Je les ai parcourues à cheval accompagnent souvent ves hommes C'estantique. val accompagnant souvent vos hommes. C'est merveilleux! inoui!... C'est un entassement de richesses les plus diverses. Vous aurez la le plus beau domaine du monde entier. Je rentre à Londres, où je ferai, sur votre concession, une com-munication à la Société de Géographie. Mais ce que je voudrais... ce que je viens solliciter de vous sachant les bénéfices énormes qu'elles rapporteront c'est d'acheter à n'importe quel prix le plus possi-

ble de vos actions?

Vandreuil. — Permettez-moi d'abord, Monsieur, de vous remercier de vos éloges. C'est une récompense et un encouragement pour ceux qui luttent et que trop souvent on attaque!... Quant à nos actions, il n'est pas très facile de se procurer... (Risquant le coup.) Cependant, tenez, vous vous repronterz jei avec un de nos honorables actionrencontrez ici avec un de nos honorables actionnaires, M. Marigot, qui est porteur de quatre cents titres, et qui, peut-être, consentirait à se dessaisir de quelques-uns en votre faveur!

Swirson, à Marigot. — Ah! monsieur, je vous

serais particulièrement reconnaissant! MARIGOT. — Mais, M, le président fait erreur, (Voir la suite à la 3º page)

Sortir de là, c'était une amusette de gosse... Voilà, J'en

Sortir de la vetter un ai vu bien d'autres i...

Marestan regarda la pendule.

— Dis donc, la personno que j'attends peut arriver d'un moment à l'autre. Si tu me disais ce que tu as à

ne communiquer?

— Ah! oui, tu es pressé! Dommage! J'aurais bien iit un brin de causette Ca fait plaisir... Enfin!

— Tu m'excuseras... If s'agit d'une affaire importante.

— Ic sonhaite qu'elle réussisse!

Coco tira de sa poche un mauvais cigare d'un son qu'il fait un

— le sounaite qu'elle reussisse!

Coco tira de sa poche un mauvais cigare d'un son qu'il s'apprèta à altimer.

Non I dit vivement Marestan, ne fume pas !

Le faussaire cligna de l'œil.

Al l'at l'ficil, c'est donc une bourgeoise, ton bourgeois? Une femme du monde? Compliments.

Peut-être..

En bien, alors, mon vieux, je vais être bref, dit Coco, en so promettant à part lui de rester jusqu'à l'arrivée de l'inconnue. Voilà ce qui m'amène. Jo me suis fait ce raisonnement : Nous travaillons tous ensemble sous la direction de mousieur Lucien. Maintenant que les autres sont coffrés et que je reste tout seul, — je no compte pas la l'ulotte et Ninie, qu'on a relachées, — faut tout de même que je vive... Pas vrai? Je no campa devant le turbin... Je vais alber trouver monsieur Lucien et me mettre à son service... Nous ferions comme qui dirait une association... Lui, la tête, moi le bras. On abattra de la chouette ouvrage? Ca va-t-il?

Marestan déguisa sa contrariété.

— Pourquoi pas ? fit-il prudenment. Quand l'occa-

Marestan diguisa sa contraricté.

— Pourquoi pas ? fit-il prudenment. Quand l'occasion se présentera, je ne demande pas mieux... Je te ferai sigue...

Coco frappa la table de son poing.

— Lacheur ! s'écria-t-il. Tu ne me diras pas que tu m'as rien en train ?-.. Cette affaire... avec la dame ?...

(A suivre.)

Marcel ROSNY.

je tiens VAND Vous to MARI SWIT Monsieu VANI de réfli écrirai vous ét Prétendi MARI J'ai des VAND

des ind ves que Mari existe d miers o mètres pratiqu veau : onvelo entre). L'Hu Vanu

la pass lisez vo Mari C'est su MARI-entend. Ja suis

VANI

Estdateur VANI MAR MAR trompe Voyons ronds? VAN me. -

> VAND lons ! C' FARR BOI

TERME

Le lia

SITUATIO Les affa cette sem

ture estiv jours dons des tissus destiné à sera, para Dans le ont égale demande

tous les go Les ven cette sem très suivi l'étrange Ainsi c

ducteurs, les blous Pour les ont été adj

vés que ce été de 10 à 7 à 10 010 Les abas bien vendi délaissés e

Larmes et Sourires LA VISITEUSE

ABANDONNÉE

DEUXIÈME PARTIE

La chambre où se trouvait le jeune homme, — et où it demeurait depuis peu de temps, car il avait l'habitude de changer frequemment de domicile, peut-être par mesure de prudence, — dépendait d'une maison meublée de Montanatre, d'apparence fort tranquille.

Loin d'être luxueusement meublée, la pièce, exigué, ne contenait que le strict nécessaire.

Un lit, une aemoire, une toitette dont le marbre était remplacé par la toile crée, une table et deux chaises, suficiaient présentement aux besoins de M. Lucien. A la vérité, celui-ci subissait avec une feinte résignation la misère qui lui était imposée. Il ambitionnait ardemment d'échapper à la situation précaire dans laquelle il se débattait. Inttant par tous les moyens, honnètes ou condamnables.

condamnables.

Pout-étroun jour, '— un jour qui semblait approcher,

— la fortune loi sourirait-elle, et alors il troquerait de
bon cœur la redingote ràpée dans laquelle il se contemplait piteusement, pour des vétements à la modo.

Marestan, ayant froissé, après un haussement d'épaules,
an papier manve, glacé et parfumé, allait le réduire en
cendres, lorsqu'on frappa légèrement à la porte.

Il tressailli.

- Enfin! murmura-t-il

issant la bougie, il ramassa vivement la cor-nce étalée sur la table et la fit disparaître dans respondance étalée su le tiroir de l'armoire.

Puis il ouvrit la porte.

Aussitot, un vif désappointement se peignit sur ses traits que la satisfaction venait à peine d'éclairer.

Au lieu de l'élégante silhouette qu'il s'attendait à voir paraftre devant lui, il se trouvait en présence d'un homme vêtu en ouvrier : cotte de velours rayé, bourgeron de toile grise et chapeau de feutre mou.

Le visiteur, souriant b'atement, avança sa haute stature dans l'encadrement de la porte.

— Vous i fit Marestan.

— De quoi ? réplipha narquoisement Coco-la-Galette, on ne tutoie plus les aminches ?

— Taisez-vous ! reprit le jeune homme en s'empressant de refermer son huis derrière l'intrus.

Coco-la-Galette consentit à baisser un peu le timbre de son organe sonore. Puis il ouvrit la porte.

Coco-ra-Garcia consenti a basser un peu le mane de son organe sonore.

— Y a done des particuliers chez toi?

— Non : j'attends quelqu'un...

— El le beurgeois n'est pas encore là?... Je com-prends maintenant pourquoi tu as fait le pif quand tu

prends maintenant pourquoi tu as nau le pin quand tu n'as vu!

Et Coco eut un manvais rire silencieux.

— Ca ne fait rien, continua-t-il, nous allons causer en l'atiendant... D'abord, vois-tu, ce que j'ai à te dire n'est pas bien long...

Le faussaire s'empara sans façon d'une des deux chaises, la plaça en face de l'autre, en faisant signe à Marestan de l'imiter.

Sans dissimuler sa mauvaise humeur, le jeune homme causiesa au d'asia vonciné. Sans dissimuler sa mauvase numeur, le jeune nomme acquiesça au désir exprimé.

— Je t'écoute ! dit-il avec résignation.

— A la bonne heure ! tu me dis plus, vous.. Saistu que ce n'était pas gentil... depuis le temps qu'on ne s'est vu ?... Parole ! Je me faisais déjà de vilaines

idées! Je me disais : Est-ce qu'il a hérité qu'il ne veut pas reconnaître une vieille branche comme bibi! — Eh bien, ta sais, ca ne serait pàs à faire!... Si, jamais, ça

arrivait!... Coco n'acheva pas sa phrase. Il se contenta do serrer son poing énorme, et il ter-

Il se contenta de serrer son poing énorme, et il termina simplement;
— Sufkt. . Je me comprends.
— Intérieurement ému par l'attitude de son terrible complice, Marestan n'en laissa rien paraltre.
Sous son apparence froide, le jeune homme savait admirablement dissimuler les passions qui l'agitaient. Son visage n'éprouva aucune contraction. Il croisa tranquillement les bras et prononça d'un ton détaché:
— Tu as la langue fort hien déliée aujourd'hui. Seulement tu bavardes à tort et à travers, et tu négliges de me dire le plus important, c'est-à-dire ce qui me vaut le plaisir de te voir . . . car, acheva Marestan avec une gaité quelque peu forcée, je ne sappose pas que tu te sois dérangé uniquement pour venir me demander de mes nouvelles?
— Alt d'aisèle, non ! s'écria Coco. Tu as fichtrement raison de ap pas ve faire d'illusions à cet égard. Pour quoi m'int/resserais je à toi quand tu 'toccupes si peu de moi ? C'yst tout le contraire qui m'amène ici . . . Au lieu de venir chercher de tes nouvelles, je viens t'apporter des mignnes.

— Mais tu m'as l'air de fort bien te norter.

portor des méannes.

— Mais tu m'as l'air de fort bien te porter.
Coco eut un regard étrange.

— N'est-ce pas 7 fit-il. Oui, la santé, est bonne. Y a rien de cassó...

Tant mieux. — Tant mieux.

— Tant mieux, en effet, et je suis bien aise que ça te fait plaisir. Mais tu n'avais pas l'air d'être inquiet après moi. Voilà pourtant quinze jours de l'affaire de l'avenue de Messine... C'est long pour des gens comme nous autres, babitués à se voir tous les soirs!...

- Cuntae passe...

- Eh oui i...

- Et qu'es-tu devenu pendant ce temps-là?

- Tu venx le savoir? - Eh bien, je me suis caché tout bêtement... Voilà.

- Faut l'oujours se méfier... Je me suis dit: si par hasard les compagnons jabotent, on ne sera pas en peine pour dénicher bibi chez le père Vouille I... Et y avait pas de danger que j'aille traîner ma peau du côté de la Chapelle I... Mais ils out été gentils. Muets comme des poissons! Alors, je commence à me montrer.

- Et c'est par moi que tu commences tes visites?

- Tu l'as dit.

- Comment as-tu fait pour t'échapper!

— Tu l'as dit.

— Comment as-fu fait pour t'échapper t'
Coco eut un geste dédaigneux.

— Peuh! c'était pas main! Du moment que Bideuil
et Maloche s'étaitent laisser pincer, j'avais le champ
libre! Pendant qu'on les arrétait, j'ai gagné la cuisine et ouvert la lenètre. Un moment le trac m'a pris.
Sauter du troisième, comme ça, dans la nuit... fallait
pas y songer .. Alors quoi? .. Se laisser paumer?

Jamais! — En regardant bien, je m'aperçois que la
maison d'à côté était bien moins profonde que celle où
je me trouvais. De sorte que les pierres qu'on laisse en
saillies pour les constructions mitoyennes s'étageaient
du hant en has, comme une échelle! In o manquait
qu'une rampe pour la rendre aussi commode que l'escalier de l'Opèra! Mais je n'avais pas le temps d'en faire
poser une... Le tout était do suivre la coemiche jusquelà... Quel chemin étroit! Le moindre faux pas, ej je
dégringolais!... Serré le long du nur, cramponné à
la persieune, puis à la gouttière, j'y suis tout de même
arrivé... Après ça, pas la peine de l'informer, si j'ai été
long à faire la descente! Une, deux, trois, partez!
Premier prix de gymnastique !... En bas, je me trouvais
dans un jardin... Tu ne me demandes pas la suite?